Thomas Schlessner, Faire rêver : de l'art des Lumières au cauchemar publicitaire

Cécile Marie-Castanet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62483>

DOI : 10.4000/critiquedart.62483

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Cécile Marie-Castanet, « Thomas Schlessner, Faire rêver : de l'art des Lumières au cauchemar publicitaire », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62483> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.62483>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Thomas Schlessner, Faire rêver : de l'art des Lumières au cauchemar publicitaire

Cécile Marie-Castanet

- 1 En sept chapitres allant du XVIII^e au XXI^e siècle, Thomas Schlessner nous invite à un voyage à travers une généalogie critique et politique du règne de la faculté de « faire rêver » que l'auteur nomme « l'onirogénéité » (p. 15). Sous les auspices du siècle de Baudelaire, cet essai élargit l'horizon de nos paradis artificiels. Les références renvoient à un large spectre d'œuvres et d'ouvrages qui fait à la fois resurgir les incontournables du genre (*Dream Machine*) et des raretés théoriques ou artistiques (Justinus Kerner, Jean Marie Guyau, Johann Augustus Eberhard). Si dès le XVIII^e, une architecture de l'intimité propice aux songes se développe pour trouver avec les romantiques et les symbolistes toute sa légitimité, la puissance de cette faculté onirogène va se révéler janusienne. L'auteur montre comment, initialement investie par les artistes d'une mission utopiste, d'un idéal prophétique ou saint-simonien, la capacité à « faire rêver » met aussi en œuvre des forces hypnotiques ou d'asservissement collectif dont il convient de se méfier. Des idéaux d'esthètes (fouririérisme) aux usages propagandistes (totalitarismes), de l'*American Dream* à la société du spectacle, des idéaux de révolution à ceux du libéralisme, l'idéal onirique vire historiquement et politiquement au cauchemar. A partir du XVIII^e siècle et de l'histoire des lieux confinés (*Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre), on arpente l'espace architectural physique et mental des bâtisseurs de fantasmes (Jean-Jacques Lequeu) jusqu'à l'ambition d'architecturer les songes eux-mêmes (Ann Radcliffe). Le XIX^e siècle voit les possibilités et contreparties nouvelles du « risque de la contamination de la vie par le virus onirique » (p. 50). La puissance créatrice des visions et l'état supérieur du sommeil dans la création, se poursuivent jusqu'à la nécessité du salut par le rêve avec la voix de Joséphin Péladan, la théosophie et les œuvres de Jeanne Jacquemin. Le chapitre « Paradis en prophétie » opère un virage : le rêve de l'élaboration d'un homme nouveau tourne au « désastre onirocratique » (p. 120). Désastre parfaitement illustré par l'œuvre visionnaire d'Alfred Kubin, la mise au ban des créateurs rêveurs par les avant-gardes russes (Ossip Brik,

Nicolaï Taraboukine) ou l'ironique prescription : « dors plus vite ! on a besoin de ton coussin ! » de Mikhaïl Zochtchenko (p. 153) qui annonce les dégâts de l'utilitarisme et du consumérisme. Un ensemble d'analyses fondé sur l'histoire du cinéma, l'Expressionnisme abstrait et la publicité décrit les luttes entre les hypnotiseurs et les hypnotisés et l'instrumentalisation des rêves. La nécessité d'un regard critique sur l'industrie du fantasme, son pouvoir d'assujettissement des foules et la colonisation des écrans requiert notre vigilance. L'ouvrage pourrait parfois sembler un peu manichéen dans ses comparaisons et sa dénonciation du cauchemar au XXI^e siècle, mais la diversité des contre-exemples politiques (Saint-Simon, Victor Hugo, Jean Jaurès) ou artistiques puisés dans le rapport à l'occultisme, à la théosophie, ou dans le rapport que les artistes (Robert Smithson, Sam Francis, Anna-Eva Bergman) entretiennent avec les écrits de Carl Gustav Jung permettent de trouver de puissantes et libres errances mentales. Bien qu'ayant ouvert *Les portes de la perception* (Aldous Huxley, Timothy Leary), et de la science-fiction (*Matrix*, *Inception*) ; on aurait apprécié que le « faire dévier » auquel nous invite l'auteur via le mot de Pierre Huyghe, à la fin de l'ouvrage, nous amène aussi à dévier au cœur de l'ouvrage vers l'exploration de l'humain et du non-humain, du côté du chamanisme et des transes de *L'étreinte du serpent* !